

Jean-Jacques Rousseau, le barbare du cinéma

L'histoire commence plus ou moins comme dans **La Rose Pourpre du Caire** de W. Allen.

Déçue par la dure réalité de son existence, une femme fréquente assidûment les salles de cinéma de sa région pour y goûter le rêve qui donne la force d'affronter les difficultés quotidiennes. Nous sommes dans les années cinquante, en plein apogée du cinéma de série B. Les acteurs se nomment Alan Ladd, Yul Brynner, James Stewart, Richard Carlson... Les films ont des titres mythiques : **L'Étrange Créature du lac Noir, La Flèche Brisée, Les Lanciers du Bengale**... Cette femme ne s'appelle pas Mia Farrow et l'histoire ne se déroule pas dans un quartier de New York. Cette femme vit à Souvret, elle se prénomme Fernande, elle est l'épouse de Pierre Rousseau et la maman d'un petit Jean-Jacques.

Car dans sa quête forcenée d'une réalité différente, Fernande a eu la bonne idée d'emmenner son fils. A deux, ils écument les salles de la région, Souvret, Trazegnies, Courcelles... A deux, ils épluchent les programmes « cinéma » des gazettes locales et quand, pour une raison quelconque, Fernande n'a pas pu accompagner Jean-Jacques à une séance, elle exige, dès son retour, un rapport détaillé, presque plan par plan, du déroulement du film. Elle ignore qu'elle est en train de former un futur cinéaste, d'éduquer son regard, de développer sa capacité à raconter des histoires au moyen d'images animées. Fernande ne saura jamais que son fils a consacré sa vie à entretenir la flamme de la passion maternelle. Elle ne saura pas non plus comment la loyauté filiale a fait de son enfant le cinéaste Jean-Jacques Rousseau, le réalisateur le plus atypique du cinéma belge.

Car Jean-Jacques n'a pas de moyens. Il est ouvrier maçon. Sa paie suffit à peine à assurer le quotidien. Les temps sont durs. La pellicule coûte cher. Tout autre que lui aurait renoncé. Pas Jean-Jacques. « Je suis tenace », se plaît-il à dire. Faut-il parler, en ce qui le concerne, de ténacité ou de nécessité ? Peu de commentateurs ont compris et souligné cette dimension dans l'œuvre du cinéaste. Jean-Jacques Rousseau **ne peut pas ne pas** faire du cinéma. Il utilise en quelque sorte sa « langue maternelle » pour raconter inlassablement des histoires qui lui ont été transmises. D'où des thèmes obsessionnels, des personnages récurrents, des hantises, des images qui sont sa marque de fabrique.

A cette nécessité intérieure qui détermine un destin, Jean-Jacques donne le nom et le visage de Igor Yaboutich, une terrible apparition surgie au cœur d'une nuit d'hiver. D'autres fois, elle se manifeste sous la forme

de visions, de rêves, d'appels venus d'ailleurs. Elle s'impose comme une mission à accomplir. Jean-Jacques Rousseau est entré en cinéma comme d'autres entrent en religion, appelé par une foi qui soulève les montagnes. Les premiers petits films – muets et tournés en noir et blanc – témoignent de l'apprentissage du cinéma, de la mise en place d'un univers particulier et des codes qui le régissent.

On aurait pu imaginer que, limité par son manque de moyens, Jean-Jacques se satisfasse d'un cinéma intimiste à petit budget. Pas du tout ! Jean-Jacques rêve d'un cinéma épique, de scénarios grandioses, de combats époustouffants, d'effets très spéciaux. Pour Jean-Jacques, le cinéma, c'est du rêve en action.

La question qui se pose désormais au cinéaste est la suivante : comment faire du cinéma sans argent, sans acteurs, sans public ? Cette précarité forcée lui donne paradoxalement la possibilité de pratiquer un cinéma hors-les-lois et contribue à la fois à sa marginalisation et à un jusqu'au boutisme qui lui rallie un groupe d'inconditionnels.

C'est ici précisément que se situe la distorsion entre le rêve et la réalité, entre l'intention et la réalisation. C'est aussi ce qui lui vaudra les railleries d'un establishment condescendant. Car Jean-Jacques Rousseau est bien vite assimilé à un barbare bafouant toutes les lois de la cinéphilie et de son fonctionnement économique. Ses tournages sont une cour des miracles où sont permises toutes les outrances. Mis au ban de la culture officielle, Jean-Jacques Rousseau persiste et signe, crée envers et contre tous un univers cinématographique totalement personnel, fait à la fois de ratages monumentaux et d'intense poésie. Ses films ne ressemblent à rien de connu. Ils exigent une disponibilité radicale. Ils ne sont ni absurdes ni surréalistes. Ils ont une logique et une cohérence propres.

L'œuvre de Jean-Jacques Rousseau est hantée par la violence et le mal. Elle est l'expression d'une souffrance endémique à une région, à un milieu, à une histoire personnelle et à ce moment si particulier qu'on appelle l'enfance. Elle s'est constituée sans aucune aide, dans un contexte de survie et par la force de sa propre nécessité. Elle est un formidable pied de nez au modèle économique dominant, celui qui a formaté les regards et fabriqué un spectateur standard. Ce modèle est sans doute appelé à disparaître.

A travers ses visions cataclysmiques, Jean-Jacques Rousseau, le barbare du cinéma, ne cesse de nous le rappeler.